



HAL
open science

Interaction espaces, sociétés, la géographie sociale et la théorie du renversement

François Durand-Dastès

► **To cite this version:**

François Durand-Dastès. Interaction espaces, sociétés, la géographie sociale et la théorie du renversement. Espace Géographique, 1986, 15 (2), pp.114-117. hal-02455750

HAL Id: hal-02455750

<https://hal.science/hal-02455750>

Submitted on 26 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



L'interaction espaces/sociétés, la géographie sociale et la « théorie du renversement »

L'année 1984 a vu la parution des deux ouvrages qui se réclament de la « Géographie sociale » (FREMONT, CHEVALIER, HERIN et RENARD, 1984 ; Collectif, 1984). L'un et l'autre comportent des études fort intéressantes, qu'il n'est pas question de discuter ici. Mais ils consacrent un certain nombre de pages à la recherche de définitions et à des essais de théorisation, qui semblent appeler un certain nombre de remarques.

La question qui se pose est celle-ci : pourquoi un certain nombre de géographes ont-ils éprouvé le besoin de rassembler leurs travaux sous le titre de « Géographie sociale », et en quoi, à leurs yeux, celle-ci se distingue-t-elle de la géographie humaine purement et simplement ?

La réponse n'est pas toujours facile à trouver dans les textes de référence, car, comme l'écrit R. Héryn, « *la plupart des géographes français qui se rattachent, pour partie ou totalité de leurs travaux à la géographie sociale n'ont pas encore pris le temps de définir ce qui les rassemble et ce qui les différencie* ». Il semble bien cependant, à la lecture des ouvrages, que le fondement théorique de la définition de la géographie sociale repose sur ce qu'on pourrait appeler la « théorie du renversement ». Elle est nettement formulée, par exemple, par R. Héryn, lorsqu'il écrit : « *Ce dont il est question dans la géographie sociale telle que la conçoit Renée Rochefort, c'est d'un renversement de l'ordre des facteurs, le groupe humain d'abord, l'espace ensuite. Ce qui est premier, en géographie sociale, c'est la société, les mécanismes, les processus sociaux, le jeu des acteurs, publics ou privés de toutes espèces, et non l'espace* ». R. Rochefort elle-même, dans le second des ouvrages cités, écrit de son côté qu'il existe entre les tenants de la géographie sociale « *un consensus pour chercher dans les mécanismes sociaux la clef des réponses aux principaux problèmes qui nous préoccupent* ».

Cette théorie du renversement me semble contestable pour plusieurs raisons, et présenter même un certain nombre de dangers. Je voudrais essayer de le montrer en confrontant cette idée du « renversement » à quelques considérations assez banales sur les rapports entre espaces et sociétés.

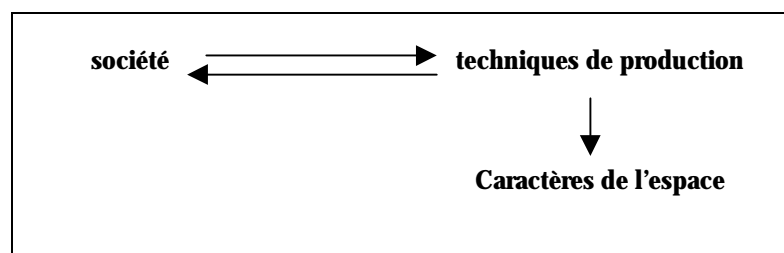
L'espace est un produit social

L'espace concret, immédiatement visible, sous-tendu par tout un réseau de relations, de flux de matière, d'échanges d'énergie et d'information, est très largement un produit social, un résultat de l'action des sociétés humaines.

Ceci résulte d'un certain nombre de processus ou d'enchaînements ; on peut en distinguer trois principaux.

Les sociétés reposent sur la mise en œuvre de techniques de production ; les caractères et les « niveaux » de celles-ci influencent l'organisation sociale, qui à son tour crée les conditions de leur mise en œuvre : interaction qui est sans doute à la base de la très classique notion de mode de production. De leur côté, les techniques impliquent une modification des caractères de l'espace. C'est un truisme de rappeler que les paysages portent largement la, marque des techniques, à un degré d'ailleurs varié, selon qu'elles sont plus ou moins « prométhéennes ». Ce premier enchaînement peut être schématisé de la façon suivante :

Figure 1



L'utilisation de l'espace est le résultat de décisions, qu'il s'agisse de micro-décisions - prises par beaucoup de gens, chacune concernant peu de monde -, ou de macro-décisions, prises par des groupes restreints, et concernant des effectifs humains considérables.

Ces décisions ne se comprennent que par référence à la structure des pouvoirs dans la société, donc en fonction des caractères de celle-ci. Il convient de noter tout de suite que les décisions concernant l'utilisation de l'espace ne sont pas prises par les agents économiques et sociaux en toute liberté et de façon arbitraire. Mais les différents agents sont différemment « déterminés ». Il faut toujours identifier et localiser les agents, mais il est non moins important de comprendre leurs motivations et d'apprécier le degré de liberté dont ils disposent. De plus, les pouvoirs s'exercent dans le cadre d'une trame spatiale, comme les trames administratives, les Etats, les espaces de firmes. La société est donc en dernière analyse, « créatrice de trames » spatiales.

La société entretient des relations avec des ensembles de représentations, que l'on peut définir comme des « cultures ». A leur tour, ces éléments culturels influencent les représentations que les humains se font de l'espace, donc en définitive l'usage qu'ils en font, et les modifications qu'ils lui font subir.

Les représentations de l'espace, influencées par l'ensemble de la culture, sont particulièrement importantes pour l'explication des micro-décisions, comme, par exemple, la décision de migrer.

Les sociétés subissent des « pesanteurs spatiales »

L'affirmation selon laquelle les caractères de l'espace « pèsent » sur ceux de sociétés, peut être justifiée par une double constatation.

D'une part, les activités humaines sont largement influencées par les caractères de l'espace où elles sont exercées ainsi que par un certain nombre de règles de fonctionnement inhérentes à tout ce qui est spatial. Comme les activités, localisées, sont un élément du mode de production, elles influencent la société. Celle-ci subit ainsi une « pesanteur spatiale » par l'intermédiaire des activités.

D'autre part, les sociétés humaines se présentent concrètement sous la forme de groupes partiels, des « micro-sociétés » différenciées dans l'espace, et qui revêtent donc l'aspect de « sociétés locales ».

« Espace reçu », activités et sociétés

Chaque génération humaine reçoit, en quelque sorte en héritage, un espace qui a des caractères qui ne dépendent pas d'elle. Cet « espace reçu » tient en partie ses caractères de phénomènes naturels, obéissant à des forces en grande partie inaccessibles à des modifications par l'activité humaine, et se déroulant dans une durée d'un autre ordre de grandeur que la durée historique.

Ces phénomènes naturels ont une influence certaine sur les coûts des aménagements, le terme devant être pris dans un sens très large, qui dépasse largement la seule prise en considération des coûts monétaires. Ils peuvent être évalués plus généralement en termes d'efforts collectifs ; ce sont des coûts sociaux.

D'autre part, les caractères de l'espace reçu dépendent des activités des générations antérieures. Un réseau urbain, par exemple, présente une très grande stabilité, sa transformation est toujours un processus lent qui n'admet guère de bouleversements. Sa présence, dans un espace donné, sa forme et ses caractéristiques constituent donc une lourde « contrainte », comparable à bien des égards à celles qui résultent de facteurs naturels.

Pour notre propos, il est important de noter que des formes spatiales peuvent renforcer des formes et même des formations sociales. Ne peut-on considérer, par exemple, que les dirigeants chinois se sont naguère trouvés confrontés à un certain nombre de problèmes dus à la puissance du réseau urbain dont ils avaient hérité ? Celui-ci semble avoir présenté une résistance suffisante pour mettre en échec un certain nombre de transformations sociales projetées. La résistance, somme toute efficace, au désir d'effacer certains caractères des sociétés urbaines a été facilitée par l'importance des villes, dans leur matérialité.

Ainsi, l'espace, enregistrant à la fois les traces d'un passé pré-humain, comme le passé de la nature, et de l'histoire des générations antérieures, constitue une mémoire dont le rôle

est fondamental dans le fonctionnement des systèmes humains (le passé influence le présent de l'humanité par deux mécanismes seulement : l'un est immatériel, il repose sur la transmission de messages verbaux, oraux ou écrits, transmis d'une génération à l'autre par l'éducation dans et hors de la famille. L'autre est matériel, concrètement inscrit dans l'espace. Une partie importante des mémoires qui fonctionnent dans les systèmes humains, est fondamentalement spatiale...).

Il faut l'accepter, on ne fait pas n'importe quoi n'importe où, la liberté vis-à-vis de l'espace est limitée, même celle des agents économiques les plus puissants, même celle des groupes disposant de techniques prométhéennes.

Ceci est encore confirmé par l'existence de « règles de localisation », d'observation constante. Ainsi, on doit constater que l'innovation est très souvent concentrée dans des espaces limités ; ces lieux d'innovation tendent ensuite à croître par des processus cumulatifs, si bien qu'il apparaît des « points forts » dans l'espace. A partir du moment où ils sont constitués, ces points forts deviennent un élément important de la différenciation spatiale, et de l'implantation des sociétés. Ainsi encore, il existe des activités dont la présence en un lieu rend moins probable l'apparition d'activités du même type à proximité, et inversement. Cas particulier d'interaction spatiale. La position, et singulièrement la position relative du lieu où un groupe humain exerce son activité, est un facteur important de ses succès et de ses échecs. Bien des décadences ou des disparitions de groupes sociaux s'expliquent autant par leur position que par leurs caractères internes : ainsi, un processus que l'on est tenté de considérer comme proprement social, peut trouver ses racines dans une interaction spatiale. (Ainsi, le destin de la bourgeoisie commerçante d'une ville donnée ne peut s'expliquer seulement par l'analyse de sa force, de sa cohésion, de son aptitude ; elle doit prendre en compte ce qui s'est passé ailleurs, dans des villes proches, ou même lointaines, donc une interaction spatiale...).

Société globale, micro-société, et différenciation spatiale

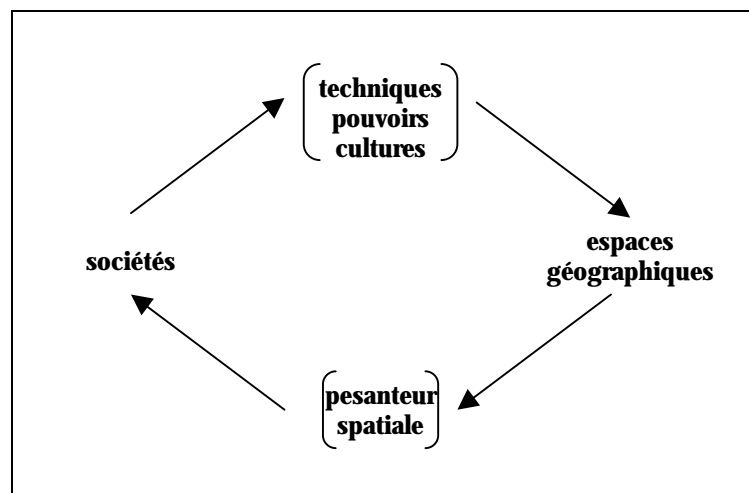
Une société est un ensemble organisé de groupes humains élémentaires, entretenant des relations dans le cadre de la production, de l'organisation, de l'idéologie. Ces relations se situent donc dans les domaines de l'économie, du pouvoir et de la culture. Il semble possible de distinguer d'abord des « sociétés globales », qui concernent des effectifs importants, rassemblent un grand nombre de groupes élémentaires, et sont en rapport avec les traits généraux des trois domaines énumérés ci-dessus. Par exemple, la « société capitaliste française » serait une « société globale » de ce type.

Mais dans l'observation quotidienne, on rencontre plutôt des « micro-sociétés », incluses dans une société globale, mais qui en diffèrent par la nature, l'effectif des groupes qui la constituent, et/ou la proportion de chaque groupe dans la population totale. Si une micro-société occupe une portion d'espace identifiable et délimitable, et si ses caractères peuvent être mis en rapport avec ceux de l'espace en question, cette micro-société peut être qualifiée de « société locale ». On ne contestera sans doute pas qu'il existe une « société parisienne » ou une société rurale du Sud-Ouest de la France...

L'implantation des sociétés locales est à la fois un aspect et une conséquence de la différenciation spatiale. Dès lors, le statut d'un individu ou d'un groupe élémentaire dépend de deux catégories de processus : processus essentiellement « sociaux », comme ceux qui fixent sa position dans une micro-société, ou comme ceux qui règlent les rapports entre celle-ci et la société globale ; mais aussi processus essentiellement spatiaux, comme ceux qui règlent l'apparition des sociétés locales, celles-ci étant des effets de la différenciation spatiale.

On peut conclure de ce qui précède que, si l'espace est bien un produit social, il y a en retour une pesanteur de l'espace sur la société. Celle-ci fabrique son espace, mais elle se fabrique en même temps par l'intermédiaire de son espace. On est manifestement en présence d'un phénomène d'interaction, qui peut être schématisé selon la Figure 2.

Figure 2



Les crochets indiquent les intermédiaires qui fonctionnent dans les relations.

Richesse de la relation dialectique

Si l'on accepte dans ses grandes lignes le schéma ci-dessus d'une relation dialectique entre espaces et sociétés, on sera amené à admettre deux conclusions.

Tout d'abord, que la géographie est une science sociale, parce qu'elle s'occupe d'une interaction où la société joue un rôle important, et parce que cette interaction permet d'expliquer dans une large mesure la différenciation des sociétés et des comportements sociaux, ainsi qu'une partie importante du fonctionnement et de la reproduction des sociétés.

Ensuite, que la géographie a, parmi les sciences de l'homme, des spécificités bien affirmées. D'abord parce qu'elle se donne pour mission d'expliquer aussi l'espace, objet dont l'étude a son intérêt. Plus que d'autres disciplines, peut-être, elle s'occupe des

sociétés locales, de leur implantation, du cadre qu'elles aménagent et qui en même temps conditionne leur existence.

Si la géographie a ainsi un but propre, elle a aussi son originalité du point de vue des méthodes. Elle peut en effet utilement interroger les sociétés à partir de l'espace. Dans l'un des livres mentionnés ci-dessus (Collectif, 1984), R. Rochefort cite une très belle phrase de F. Braudel : « *La géographie me semble, dans sa plénitude, l'étude spatiale de la société, ou, pour aller jusqu'au bout de ma pensée, l'étude de la société par l'espace* ».

L'étude de la société par l'espace... Il s'agit bien là d'une méthode spécifique, bien définie en peu de mots, et d'un fort beau programme. Il comporte quelques implications auxquelles on n'échappe pas. Et notamment que l'on s'intéresse en tout premier lieu à la différenciation spatiale, puisque, par l'intermédiaire de la constitution de sociétés locales, elle rend compte d'aspects importants de la différenciation et de la structure des comportements sociaux.

Autre implication, tout aussi importante : la nécessité d'étudier sérieusement l'espace. La géographie ne produit pas d'apport original, si elle ne cherche pas à comprendre la spécificité de ce qui fonctionne dans l'espace. Elle ne doit pas craindre de porter une attention particulière aux règles de localisation, aux interactions spatiales. Les dernières décennies ont vu se développer un ensemble de concepts, de méthodes et de techniques, qu'il est impossible d'ignorer quand on se propose de faire « l'étude de la société par l'espace ». On fait tout autant de la géographie « sociale » quand on s'occupe de modèles de localisation ou d'interaction spatiale que quand on décrit la répartition de minorités ou de conflits agraires. Ce n'est peut-être pas évident pour tout le monde, et c'est dommage. Il est vain de créer des antinomies entre le « social » et le « spatial », puisqu'ils s'expliquent réciproquement l'un par l'autre. Ce n'est pas trop s'avancer que de dire que toute géographie soucieuse d'interaction est forcément sociale.

Dans cette perspective, la théorie du renversement présente des difficultés et des dangers. Elle semble en effet suggérer la recherche d'un *primum movens*, la société, le « social » - on nous parle régulièrement de « facteur premier », de la clef des problèmes. Devant une relation essentiellement dialectique, la recherche de ce facteur premier, de cette « clef » unique ou principale, est forcément appauvrissante. On pourrait même dire qu'elle peut conduire à sortir tout simplement du cadre de la réflexion dialectique. Si des affirmations comme celles que j'ai citées devaient conduire à conférer un rôle privilégié, voire exclusif, à la relation de la société vers l'espace, elle conduirait à un appauvrissement considérable de la géographie, dans la mesure justement où la perspective dialectique serait abandonnée. Suggérer que la géographie doit se fonder sur l'idée d'une sorte de « projection » de la société sur un espace inerte ouvre la voie à un retour à un type de raisonnement linéaire et mécaniste, en définitive assez stérile. Il semble que le choix épistémologique soit bien plus entre une géographie du raisonnement linéaire, et une géographie dialectique soucieuse d'interaction, qu'entre une géographie qui serait sociale et une autre qui ne le serait pas.

Les travaux publiés montrent que, le plus souvent, les tenants de la géographie sociale savent conserver une pratique largement dialectique, mais leurs affirmations théoriques ne le sont pas. Il y a donc dans leurs formulations générales un danger potentiel de justification ou même de promotion d'un retour à des dogmatismes, dont la géographie française a pas mal souffert.

D'autre part, la sous-estimation de la relation de l'espace vers la société, de la pesanteur spatiale et du rôle de l'espace-mémoire, peut aussi inciter à suggérer la dilution de la géographie dans une « science sociale » unique, qui a souvent été opposée à la géographie dans les années 60, et dont certains rêvent peut-être encore. Alors qu'on peut penser au contraire que la richesse des sciences sociales réside dans la pluralité et la multiplicité des points de vue de disciplines solidement constituées, en état de dialogue permanent, mais dotées chacune de sa spécificité, gage de son efficacité.

J'aurais envie de dire pour finir qu'il ne manque pas de géographes qui ont besoin de se retrouver pour dialoguer et faire ensemble de la géographie humaine, tout simplement, sans perdre trop d'énergie dans des querelles sur l'ordre d'importance de facteurs qui jouent tous un rôle essentiel dans les systèmes géographiques...

L'Espace Géographique, 1986, n° 2, p. 114-117.

Références :

Collectif, 1984, *Sens et non-sens de l'espace*, Univ. Paris-X.

Frémont A., Chevalier J., Hérin R., Renarc, J., 1984, *Géographie sociale*, Paris, Masson.